

DIEU ET PATRIE.

LIBERTÉ PLÉNÈRE ET ENTÈRE

DE LA PENSÉE.

TOLÉRANCE RELIGIEUSE

ILLIMITÉE.

# L'AMI DU PEUPLE

EN 1848.

AN 1<sup>er</sup> DE LA RÉPUBLIQUE RECONQUISE.

PAR F.-V. RASPAIL.

OUBLI DU PASSÉ.

VIGILANCE POUR L'AVENIR.

SUFFRAGE UNIVERSEL.

Au Bureau du Journal, rue du Four-Saint-Germain, 40, au rez-de-chaussée, au fond de la cour.



**Les Citoyens de Paris sont priés, après avoir lu cette feuille, de l'expédier à leurs correspondants et amis des départements.**

PARIS, 14 MAI.

CITOYENS,

Que l'Assemblée nationale marche mal ; que le choix des hommes à qui elle a confié le timon de la République soit entaché en partie d'une nullité proverbiale, et en partie d'une hostilité mal déguisée envers la République qui les a fait ce qu'ils sont ; que cette assemblée sans entrailles pour la misère publique, antipathique à tout ce qui sent de près ou de loin le socialisme et le progrès, sans dignité dans son allure, n'ayant la conscience ni des vœux du pays ni des besoins de l'époque, ni des hautes difficultés de la position, ni enfin de l'orage qui pointe vers le Nord et gronde contre la France, en passant sur la tête des peuples amis et envieux de ses institutions ; tout cela, et bien d'autres choses encore, est d'une incontestable vérité ; mais tout cela ne pèsera pas un fêtu dans la balance des hautes destinées de la France et de l'avenir des peuples.

Une seule vérité ressort avec éclat de cette déception parlementaire ; c'est qu'une république, même à son début, même non encore organisée, est en état de fonctionner entre les mains les plus débilés, même entre des mains hostiles ; car, en république, le peuple souverain est toujours là, la baguette levée, pour donner à propos sur les doigts à ses commis oublieux de leurs devoirs.

Or, la République est proclamée par toutes les opinions du pays ; ses plus grands ennemis d'autrefois sont regardés aujourd'hui, après un revirement de vingt-quatre heures, comme ses plus zélés défenseurs. La trahison en faveur de tel ou tel prétendant, vieux barbon, adulte, imberbe ou en maillot, de telle ou telle forme monarchique bâtarde ou oligarchique, la trahison est impossible ; car les traitres, après la parole qu'ils ont librement donnée, parole dès lors plus sacrée que le plus solennel serment, cette parole ne permet plus le subterfuge, et ne laisse au jésuitisme aucune de ces portes par lesquelles le parjure s'échappait jadis avec l'air d'une simple fraude pieuse.

Le représentant du peuple qui, après avoir prêté les mains à tout ce qui s'est fait dans les premières séances, rêverait encore un escamotage de la forme gouvernementale, et un revirement vers des idées qui viennent de vieillir de cent ans en un jour, cet homme n'aurait pas besoin d'être jeté à l'eau pour se voir punir de son incorrigibilité à conspirer contre les libertés de la France ; je ne sais s'il n'en serait pas puni d'une manière bien plus terrible, en restant chaque jour témoin de sa réprobation et des saintes réprobations de la patrie à l'endroit des fourbes et des félons.

Ainsi, plus je vais, moi qui suis soupçonneux, parce que je connais tous ces hommes, et qui n'ai jamais eu avec eux le moindre trait de ressemblance, Dieu merci, plus je vais, dis-je, plus je me rassure ; la République aura encore à souffrir des mauvaises tendances de ces hommes ; mais non : quoi qu'ils fassent, la République ne périra pas ; et la République, une fois établie, a, dans son essence, dans le jeu régulier de son suffrage universel, de quoi s'améliorer elle-même ; car la République n'est que la porte ouverte à deux battants au progrès.

Au premier abord, les ambitieux des régimes déchus s'y voient, s'y pressent, s'y heurtent, s'y foulent, s'y culbutent, s'y enrouent à crier : *Vive la République !* Les dandys de la politique, les beaux diseurs des antichambres ministérielles, les ingrats envers le pouvoir qui s'en va, hommes de la pâte dont on fait les traitres, les conspirateurs de police, les libertins et jouisseurs, les décrépis qui se donnent à Dieu quand le diable ne veut plus de leur personne, les

hommes d'argent et de plaisir se montent sur les épaules les uns des autres pour escalader le mât de Cocagne, et arriver les premiers à toucher du doigt et à s'approprier par cette prise de possession, sous forme d'une tache de sueur, les breloques que la monarchie avait laissées au bout du mât la veille du jour où elle a été mise à la porte, la chère dame de leur cœur ; mais quand ils sont là-haut, le désappointement les désillusionne ; ce qu'ils serraient et étreignent, c'est du faux ; cela n'a plus ni la même valeur ni la même nature ; c'est un assignat déchiré, un chiffon de papier ; rien de tout cela ne tient lieu de l'amour du peuple, et l'amour du peuple est désormais la seule récompense que l'homme d'Etat puisse ambitionner ; l'homme d'Etat désormais, c'est l'homme probe, c'est le philosophe.

Les cupides, la foule en rit, elle en fait ses gorges chaudes quand elle les voit, au bas du mât de Cocagne, s'assurer, en retournant leur butin, que leur argent c'est du plaqué, et leur or c'est du clinquant.

La foule s'écrie alors sans les égarer : *A las les communistes de la curée ! les pillards des fonds publics ! les ambitieux déçus et confus ! les sans-culottes du Directoire et de la réaction ! les Escobars qui ne peuvent plus mentir à personne !* Grâce pour eux ! ne les jetez pas à l'eau ; ils nous ont trop fait rire ; laissez-nous-les encore pour nos spectacles gratuits. *Bravo les communistes du pouvoir !*

Dites donc, messieurs, que vous en reste-t-il donc en mains de toutes ces belles choses que vous avez convoitées, avec tant de fureur et tant de dépenses de duplicité, pendant trente ans ? Etes-vous satisfaits ? Cela va-t-il comme vous l'aviez désiré, messieurs les directeurs, les ministres, les secrétaires généraux, les porteurs d'épaulettes de fraîche date, les premiers magistrats de Paris et de la France ? Et vous, monsieur le maire, et vos adjoints, vous nous avez l'air de faire une piteuse mine ; allez-vous ordonner de battre le rappel, afin de vous désennuyer ? allez-vous vous donner un petit *gouleton*, pour vous saluer, vous bénir le verre en main, et souhaiter que le peuple, qui entoure vos tables, ait les dents un peu moins longues ? Ne vous retournez pas, princes d'hier, pour le voir bâiller de la faim qui lui tord les entrailles ; cela troublerait votre digestion en vous donnant un accès de frayerie ; et ce s'rait dommage, car vous êtes de si bons convives et de si francs jouisseurs !

Jouissez encore quelques jours, mais de manière à être rassasiés une bonne fois de jouissances ; car d'autres affaires vont bientôt vous déloger de là ; et ces affamés, ce n'est pas le peuple, lui s'en éloigne avec fierté, il ne jouit que de ce qu'il gagne, et non de ce qu'il aurait volé ; le peuple est un brigand, une canaille avec laquelle il faut en finir ; vous, messieurs les marquis, vous êtes les plus honnêtes des hommes, même aux yeux de vos créanciers désappointés !

Citoyens, que ce triomphe de la vieille corruption ne vous attriste pas ! qu'il ne réveille pas vos saintes et nobles colères ; la marmitte gouvernementale en ébullition a besoin de jeter son écume ; l'écume doit venir à la surface ; en deux bouillons, elle disparaîtra, et tout reprendra sa limpidité.

Français, ne nous divisons pas ; la fraternité, qui est enfin descendue par une devise sur la terre, ne doit pas tarder d'entrer dans nos habitudes et dans nos mœurs. Marchands, ne méprisez pas l'ouvrier ; car vous avez tous commencé par l'être ; ouvriers, ne prenez pas au sérieux les colères du marchand, votre ancien camarade ; on le trompe et on lui fait peur ; n'ajoutez pas à sa panique. Tendez-vous donc la main, pour rappeler à la pudeur la politique de nos petits grands hommes ; car c'est cette politique monarchico-républicaine qui a intérêt à vous désunir, à vous faire entrégorger, et à vous dégoûter de la République ; levez le doigt seulement tous ensemble, et elle rentrera dans l'ombre, et vous deviendrez tous amis. Que le Dieu qui protège la France hâte ce moment de concorde et de bonheur !

## Le Jésuitisme.

J'aime le bon prêtre des campagnes ; il me rappelle l'Evangile. J'ai une profonde horreur pour le jésuite ; il m'éloigne du Christ, pour me rapprocher de Satan et de ses pompes. La prière dans l'église de chaume du village va à mon cœur ; la prière dorée, musquée, de nos églises des villes ne me rappelle que l'opéra. La religion des grandes villes et celle des villages me semblent deux religions distinctes ; je suis de la religion du village ; on y est plus près de Dieu, parce qu'on y est plus près de la nature.

L'horreur que depuis Loyola n'a cessé d'inspirer l'institution des Jésuites, c'est l'horreur qu'inspire le machiavélisme encapuchonné, mitré, couronné, bardé d'écussons ou de galons, le machiavélisme roi, pape, prêtre, moine, marquis, ministre ou valet ; vingt loups-cerviers différents sous la même peau de brebis.

Ignace de Loyola institua son ordre non pour propager, mais pour imposer la religion catholique. Les jésuites, c'étaient à ses yeux les chevaliers de la Vierge, et les soldats du temporel des papes. Jésus, sa croix, son abnégation, sa charité, sa simplicité, la paix qu'il était venu apporter sur la terre, tout ce qui constitue enfin la beauté de la doctrine évangélique, ne paraissait dans l'entreprise que par un chiffre, un anagramme ; le mot de *Société de Jésus* était une antichrèse, et signifiait presque la société des *bourreaux de Jésus*. A force de servir les intérêts et les passions des papes, les jésuites finirent par devenir l'horreur des peuples et des rois.

Aujourd'hui, ils ont accompli leur tâche ; ils sont devenus l'horreur et la terreur du pape lui-même, de Pie IX, le Washington du catholicisme, l'homme marqué du sceau de Dieu pour rendre l'indépendance à l'Italie.

Car les jésuites sont depuis longtemps Autrichiens : quand on les chassait de tous les Etats de l'Europe, l'Autriche, l'infernale politique de l'Autriche ne pouvait manquer de recomposer tout le parti que le machiavélisme gouvernemental est en état de retirer de l'infernale constitution que Loyola a donné à l'ordre des jésuites.

Vous avez cru les chasser de France, vous n'avez fait que les chasser de la rue des Postes ; leur effectif a augmenté en raison de la suppression de leurs maisons religieuses. De leur couvent ils se sont répandus dans les ministères et dans les familles ; l'Autriche nous en a envoyé par bataillons, et tous beaux garçons, proprement équipés, instruits à la manœuvre. En France, avec ces qualités, on ne se ferait pas jésuite ; on Autriche, pays béotien, l'esprit et le talent ne trouvent pas de meilleur débouché que dans une jésuiterie.

C'est par les jésuites que le *sunderbund* s'était rendu si redoutable en Suisse. C'est par le jésuitisme que la République française a été si vite déviée de la pureté de son origine démocratique. Les puissances du Nord, ébranlées par la commotion électrique partie de la France, n'ont pas manqué de voir le parti qu'elles pouvaient retirer du concours du jésuitisme ; des flots d'or ont été versés en France afin de faire face aux besoins de cette organisation qui devait manœuvrer sur toute la surface du pays et travailler, au profit de la réaction, la matière électorale.

A Paris, un certain club du Marais, club qui fonctionnait presque sous le manteau de la cheminée, sans bruit, sans éclat de voix, était le comité directeur de la congrégation, une jésuiterie électorale ; son action irradiait de là dans tous les autres clubs. Un certain Gauthier de Claubry, préparateur de l'Ecole polytechnique, jésuite en robe courte de la Restauration, était le préfet de police de la jésuiterie ; ses agents se repandaient vers les lieux menacés. Une brigade de dix, composée de pharmaciens et de médecins, était commandée, nous assure-t-on avec preuves, par un M. Boulay, chef de bureau au ministère de la guerre, que nous ne connaissons nullement, mais qui, dans une maison, s'est vanté d'avoir fait signer au général Subervie, ministre de la guerre, un ordre tout contraire à celui qui avait été donné au sujet d'une livraison d'armes. Cette brigade avait pour but de s'entendre avec la jésuiterie de Montrouge, à l'effet de démontrer notre nom, dans tout l'arrondissement de Sceaux, et elle y travaillait par les calomnies les plus ridiculement infernales ; de là elle se rabattait dans tous les clubs de Paris où on devait s'occuper de notre candidature. Ce que nous avançons là, nous le donnons comme certain.

Le Gouvernement provisoire, effrayé de son incapacité phénoménale et se voyant jeté à l'improviste dans un tourbillon d'affaires qui n'allait ni à ses connaissances, ni à son courage, ni à son activité, le Gouvernement provisoire ne trouva rien de plus commode que d'accepter la coopération d'un corps dont l'Autriche faisait les frais.

Le *National* n'eut pas beaucoup de peine à faire fusion avec le jésuitisme ; il y tenait déjà par bien de ses partisans.



La Réforme se montrant un peu plus récalcitrante, se trouva déjouée dans tous ses projets.

Tout commissaire de son choix ne tarda pas à être pourchassé, incarcéré et maltraité par les commissaires imposés au choix du National, son confrère. L'Hôtel-de-Ville, pris d'assaut par les jésuites dans la personne du révérend père Buchez, et des novices Marrast, Recurt et Pagnerre, l'Hôtel-de-Ville eut l'art de cerner Lamartine et Ledru-Rollin de ses cardinaux en robes courtes. Leurs actes leur étaient étrangers; on ne leur en laissait que la responsabilité odieuse; car ces deux ministres finirent par ignorer ce que le dernier de leur commis savait et disait au premier venu. Les tripotages électoraux n'ont pas coûté ni aux uns ni aux autres la moindre peine; ils auraient bien pu se dispenser de sacrifier à leur nomination l'argent du pays; l'argent de l'Autriche suffisait à cette œuvre ténébreuse.

De ces tripotages est sortie une Assemblée en majorité jésuite. Ses premiers choix vous ont dit le mot de l'énigme.

Buchez était président et se considérait comme président de l'Assemblée trois jours avant que l'Assemblée fût réunie. Corbon, prétendu ouvrier, jésuite comme Buchez, en sa qualité de rédacteur du journal jésuitique l'Atelier, était déjà son vice-président, et cela fut comme cela avait été dit.

Peupin ne devait rien être encore; lui, jésuite beat et dans la ferveur du novice, devait rester quelque temps sur les bancs de l'Assemblée, à l'effet de donner la réplique et de s'aventurer en sentinelle perdue, et de dire le mot d'ordre en son propre et prive nom. C'est le Raton de la jésuiterie. Aussi, dès qu'il parait à la tribune : silence! Dès qu'il ouvre la bouche : acclamation! Dès qu'il descend : accolade! Frère, le père Rotohan sera content de vous!

Vous croirez que j'exagère, et que je suis le seul à avoir deviné. Détrompez-vous; bien des représentants l'ont vu avant moi. Félix Pyat, représentant digne d'une autre Assemblée, a donné sa démission de secrétaire d'un bureau, présidé par Buchez et Corbon, en disant : « Je comptais être le secrétaire d'une Assemblée nationale, et non de la congrégation de Jésus. »

Ceci n'est donc plus un secret pour personne; le pays est dupe, ce qui ne durera pas longtemps; qu'importe! Il n'en restera pas moins républicain, en dépit de l'Autriche.

Mais vous, garde nationale bourgeois; qu'un de ces jours l'émeute, cette grande ressource d'un gouvernement qui trahit, va appeler à grand renfort de rappel, dans la rue, sachez bien que vous allez combattre sous l'étendard de la Société de Jésus. Ne prétendez plus cause d'ignorance; tenez-vous pour avertis; on veut que vous troquiez l'administration de Louis-Philippe contre celle de Charles X; est-ce pour cela que vous nourrissez votre haine contre les travailleurs, vos frères.

L'Autriche vous en sera reconnaissante, et nous nous aurions droit de vous maudire comme les ennemis du pays.

#### Cinq rois au lieu d'un.

Le Gouvernement provisoire a été remanié; on a mis la tête à la queue; et voilà tout; les mêmes hommes et les mêmes choses; la monarchie irresponsable avec le mot de république; cinq têtes de rois sous le même bonnet de la liberté; Arago, le premier des cinq, Lamartine, l'avant-dernier, un cran avant Ledru-Rollin. Lamartine est à la basse, ce pauvre M. Arago est au sommet; la Gazette de France doit être satisfaite : une République à la base et une dynastie héréditaire au sommet; et une dynastie dotée de cinq listes civiles, car, si nous ne nous trompons pas, Arago cumule cinq places de l'ex-gouvernement, pendant que le peuple cumule la misère et le commerce les profits.

Les cinq rois ont digne nommer ministres; ce sont les ex-ministres et les ex-secrétaires généraux des cinq rois; ce personnel est à mourir de rire. C'est une farce sans doute pour la fête qui devait avoir lieu aujourd'hui.

Croyez-vous que l'Assemblée nationale, avant de procéder à un pareil remaniement, ait cru devoir demander ses comptes, à ces heureux gouvernants. Ah! bien oui! des comptes! est-ce qu'on rend compte des fonds secrets? et tout n'a-t-il pas été fondé secrets dans cette administration la plus fiscale de toutes les administrations passées? des comptes, on en trouvera la trace? On publie bien chaque jour ce que l'on reçoit d'offrandes; cette mesure est si puisante à amener d'autres offrandes; mais publier ce que l'on dépense, où en trouverait-on le temps? et à quoi bon? n'êtes-vous pas tous satisfaits de ce qui s'est fait?

Payez, ouvriers, payez, bon geais, payez propriétaires, payez, employés; et estimez-vous fort heureux et honorés du bon emploi que l'administration daigne faire de vos dons et impôts patriotiques; n'en demandez pas d'avantage. Que vous importe? n'avez-vous pas la République, à la place de la royauté? vous avez droit d'être sévère envers la comptabilité du régime déchu; c'est une raison de plus à être indulgent envers l'administration nouvelle; ou sinon des coups de fusils, comme à Rouen? cela vous plaît-il?

#### Le livre Rouge et le sieur Taschereau.

On ne le livre à personne, nous dit-on; c'est une erreur; on le confie au sieur Taschereau qui en occupe une belle page, à la condition qu'en passant par dessus la sienne et celle de biens des gens qui sont au pouvoir, il en vaille bien extraire le moindre petit mot équivoque à l'endroit des hommes qui gênent le pouvoir.

#### Les Cumulards, les Faillits et les Fonctionnaires de l'Assemblée nationale.

La nation est dans la détresse; je vois des malades qui

n'ont pas de pain à manger; je vois des marchands qui n'ont plus un sou de numéraire, je vois des riches qui ne savent plus comment payer leurs billets sans vendre leurs immeubles. A côté, je vois figurer sur le budget des individus fort inutiles à l'Etat et qui absorbent en emoluments de quoi entretenir vingt familles dans une honnête aisance. Je vois des ministres de la République qui s'adjugent cent mille livres de rente sur les deniers de l'Etat, et bien d'autres encore. L'Assemblée nationale ouvrira-t-elle les yeux sur ce contraste révoltant?

Autre chose; priera-t-elle poliment les banqueroutiers, et elle n'en manque pas, de sortir de son sein, jusqu'à ce qu'ils se soient réhabilités en payant leurs dettes? L'Assemblée nationale ne devrait pas le céder en susceptibilité à la Bourse qui leur ferme sa porte.

Enfin, MM. les fonctionnaires auront-ils la pudeur de se croire en République, qui met chacun à sa place, et ne veut pas qu'un employé en ait une qu'il occupe et une autre qu'il n'occupe pas? N'est-ce pas une honte que de vouloir prendre les dehors de la générosité, en venant dire à un pays dans la détresse : « Tenez, j'ai deux places dont l'une me rapporte 750 fr. par mois, et l'autre 6,000 fr. par mois; eh bien! je renonce aux 750 francs pour avoir le droit de conserver les 6,000! » On se moquerait de la nation à moins.

Mais qui décidera de la question; les fonctionnaires sont en majorité à l'Assemblée? Et le peuple, qu'est-il? Tout en principe, et rien, pour le moment, en réalité.

#### Le Jéuitisme brise ses idoles, quand il les a usées.

Il a fait avoir 250,000 voix à Paris au citoyen de Lamartine, neuf nominations en province; vive Lamartine, président de la République! Lamartine prête la main à tout, laisse tout faire selon les vœux de la congrégation sainte; tout réussit dans ce sens; il touche au faite de la puissance. Le moment arrive, et on le nomme le très-humble serviteur du révérend père Buchez! Atrappe!

#### Ecole libre de médication populaire.

Sous l'égide de la République et de la devise liberté, égalité et fraternité, nous fondons un enseignement populaire dans le but de la propagation de la nouvelle méthode de médication.

Un cours de clinique sera institué pour former des infirmiers à l'application de notre méthode curative. La simplicité de ses indications rendra notre tâche plus facile qu'on ne pense.

En conséquence, nous admettrons dans ces cours des élèves des deux sexes, de quelque condition qu'ils soient, qui voudront consacrer leur temps au soulagement de l'humanité souffrante;

On ne recevra que des personnes mariées ou veuves; Les hommes pour soigner en général les hommes; Les femmes pour soigner les jeunes personnes et les malades des femmes.

Pour être admis dans ces cours, il faudra être porteur d'un certificat en règle de bonne vie et mœurs, certificat émané de citoyens domiciliés à Paris et dignes de confiance. L'élève subira un examen de lecture et d'écriture; il devra jouir d'une santé assez forte, et n'être atteint d'aucune maladie contagieuse.

Lorsque nous le jugerons capable et suffisamment instruit, nous lui délivrerons une attestation qui le recommandera à la confiance publique.

Jusqu'à ce que le nombre de ces infirmiers soit assez grand pour permettre d'en former une association, chacun d'eux sera tenu de soigner gratis les pauvres, et de n'accepter des riches que 2 francs au plus par visite, pour se dédommager de sa perte de temps.

Dès que l'association sera possible, les riches ne payeront qu'à la caisse, et la caisse sera répartie chaque jour par égale part entre tous les associés.

Nous n'entrerons, nous, dans l'association qu'en qualité de directeur, et sans prendre part en aucune manière aux bénéfices.

Les sociétaires se nommeront infirmiers de la fraternité.

#### Hommes du jour.

On ne fait de si mauvais choix que parce qu'on ne connaît pas les hommes d'assez longue date, et que ceux qui les connaissent n'osent pas les démasquer.

Nous oserons tout dire des hommes qui veulent gouverner leurs semblables; nous parlerons sans haine, mais sans reticence; nous dirons toute la vérité et rien que la vérité. Si l'on nous refuse, nous nous estimerons heureux de pouvoir rectifier une erreur involontaire; si l'on s'irrite, nous n'y ferons pas attention.

#### TRÉLAT.

Bien des patriotes déconcertés, à la vue de certaines choses, nous demandent ce que c'est définitivement que le citoyen Trélat, ministre des travaux publics.

Trélat est notre dernière illusion; nous l'avons perdue il y a déjà dix années; et en la perdant nous avons bien souffert.

Trélat jouait-il la comédie avec nous républicains, ou bien avec ceux dont il a accepté les faveurs politiques? L'un de ces partis ne nous paraîtrait pas plus que l'autre digne d'un philosophe et d'un ami de son pays.

Trélat resta carbonaro au temps où les vrais républicains cessèrent de l'être; c'est-à-dire alors que le duc d'Orléans eut escamoté la conspiration du carbonarisme à son profit. Alors on vit les hommes de bonne foi poussés en avant des

conspirations et y lai ser leurs têtes; les habiles ont échappé pour la plupart. La révolution de 1830 tourna au profit des habiles.

Les Carbonari de d'Orléans ne conspiraient certes pas pour la République; aussi ne prononçaient-ils jamais ce nom; ils ne parlaient que de consulter la nation en Assemblée nationale.

Trélat combattit après 1830 dans les rangs des républicains; mais la prison lui a été toujours légère; une simple prévention pour le procès des 49, qui furent acquittés et devaient l'être, car je les déclare tous innocents de la conspiration qu'on leur imputait, dont je me déclare, moi, un tant soit peu coupable.

Condamné à la détention et à l'amende plus tard par l'excour des Pairs, il sortit de Clairvaux au bout de quelques jours, et eut la ville de Troyes pour prison; l'amnistie mit fin à sa vie politique.

L'amende! le Réformateur dont nous étions le rédacteur en chef, l'a payée pour lui; car nous fûmes sommés de payer, en vertu de la solidarité, 45 mille francs au fisc, sur lesquels nous n'en devions que 41 mille pour notre propre compte. Une souscription ouverte dans nos bureaux ne parvint pas à nous faire rentrer toute la somme avancée; nous invitâmes tous nos coaccusés à nous restituer la différence au prorata du chiffre de leur condamnation respective; tous s'exécutèrent, à l'exception de Trélat, que nous n'avons plus revu, et qui nous est encore redevable de plus de deux mille francs, avancés par notre caisse. Si M. le ministre daigne s'acquitter de cette dette sacrée, nous la consacrons au blessés de Février, par égale part.

Depuis cette époque, Trélat a été nommé, au concours, médecin de la Salpêtrière. Quant à nous, nous n'aurions pas pu obtenir du concours la faveur d'être maître d'école d'un village, s'il nous avait pris fantaisie d'invoquer les faveurs d'un concours.

Il y a plus. Trélat était obligé, en vertu de sa dignité nouvelle, de s'aboucher, chaque matin, avec Parisot, chef du bureau de la préfecture, spécialement chargé des aliénés et des prisonniers. La police n'a jamais admis en ses conseils les hommes hostiles au pouvoir; Trélat est-il resté hostile?

Enfin, Trélat a reçu la faveur d'être nommé médecin du mont-de-piété. Cette place lucrative se donne sans concours. Nous n'avons pas de renseignements assez positifs sur d'autres points analogues.

Quant à nous, Trélat n'a pas cessé de nous porter, depuis dix ans, le même genre d'intérêt que nous porte depuis si longtemps le National, et il vient à Clermont de nous en donner une preuve qui, si faible qu'elle soit, nous permet de juger des autres.

Notre ami et élève, Toussaint Bravard, aujourd'hui représentant du peuple, avait ajouté à sa circulaire un alinéa de gratitude envers ce nom si abhorré de Raspail. Sa circulaire n'a passé dans le Peuple (du Puy-de-Dôme), où Trélat était commissaire, qu'à la faveur de ce retranchement.

Pierre Leroux a subi, de la part de Trélat, quelque chose de semblable.

Le mois prochain Trélat sera le second tome de Buchez; vous aurez alors le mot de l'énigme.

Citoyens, êtes-vous en république? Non. Vous aviez un roi; on vous a donné un dictateur.

#### Buchez, généralissime irresponsable des armées de terre et de mer.

Ceci est si monstrueux que c'en est ridicule. Riez-en si vous le voulez; mais la chose est aussi sérieuse que je vous la dis.

L'Assemblée nationale a voté; c'est fini. Un ordre du président de l'Assemblée peut appeler à son aide non seulement la garde nationale, mais encore tous les corps de notre armée, et les diriger où bon lui semblera, sans autre formalité.

Le *Sunderbund* a encore escamoté cette puissance formidable.

Garde nationale de Paris, ministre de la guerre, êtes-vous prêts à obéir à un ordre non contrôlé par les représentants de la nation? Voyez.

La république fédérative de la Suisse a répondu à un tel prétention en chassant les jésuites; nous, nous les subissons; citoyen Lamartine, êtes-vous jaloux, maintenant. Voilà où conduit la diplomatie en république; la finesse et la ruse n'ont jama profité qu'aux ennemis de la liberté.

#### Les blessés de février.

La mort décime ces braves; la médecine s'excuse de ce désastre en accusant les balles d'avoir été mordues; cela est faux; ce ne sont pas les balles qui étaient empoisonnées, c'est votre méthode de médication et de pansement. Les blessés qui se sont confiés à nos soins étaient sur pied au bout de dix jours; l'un d'entre eux avait reçu une balle qui avait voyagé sous l'omoplate. Les autres ont adressé au Gouvernement provisoire une pétition pour réclamer le bienfait de notre concours. Le Gouvernement provisoire refuse de répondre.

#### POLOGNE.

Le rendez-vous des clubs pour la grande démonstration pacifique en faveur de la Pologne est indiqué pour demain lundi, à la Bastille, à dix heures. Le club des Amis du Peuple à l'Arsenal.

La fête d'aujourd'hui est remise au 24.

PARIS. — Typographie SCHNEIDER, rue d'Erfurth, 4.